

LA BELGIQUE SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE.

Mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles.

Brand WHITLOCK

1914. Chapitre XI : « *Le roi au parlement* ».

La réponse du Gouvernement belge à l'ultimatum allemand, document solennel disant que la Belgique refusait de rompre ses engagements et résisterait à l'agression allemande, fut remise le lundi soir à 7 heures. A 10 heures, le Roi lança le télégramme d'appel au roi d'Angleterre. Le mardi matin à 6 heures, M. von Below remit la note de son Gouvernement disant que l'Allemagne saurait prendre de force ce dont elle aurait besoin. L'Allemagne avait déjà déclaré la guerre à la France. Le Gouvernement belge avait reçu notification de la France et de l'Angleterre que ces puissances viendraient au secours de la Belgique en cas d'invasion ; il ne manquait plus que les déclarations de guerre formelles. A 10 heures, le matin, le Roi se rendit au Parlement.

C'était un jour de soleil ; les drapeaux belges, noir, jaune et rouge, flottaient à toutes les maisons ; le public s'était rassemblé de bonne heure vers le parc, le Palais et le Parlement pour voir passer le Roi et la famille royale. La foule se massait le long des trottoirs, sur les terre-pleins

et aux carrefours ; des gens s'accrochaient aux fenêtres, les toits mêmes étaient noirs de monde. La garde civique, les chasseurs, l'infanterie, les gendarmes à cheval et des compagnies de boy-scouts formaient une haie allant du Palais royal par la rue Royale jusqu'au Palais de la Nation à l'autre bout du parc.

La Reine passa dans un **landau** (**carrosse**) avec les trois enfants royaux, précédée des piqueurs de la Cour. Le Roi, botté, éperonné, montant son grand cheval bai, suivait avec son état-major et l'escadron Marie-Henriette en tuniques vertes et colbacks gris, comme garde d'honneur. L'enthousiasme était délirant.

A 10 heures, Gibson et moi nous fîmes conduire au Palais de la Nation. Sir Francis Villiers arriva dans son auto, en même temps que nous, et nous montâmes lentement ensemble l'escalier couvert d'un tapis rouge qui mène à la galerie diplomatique. Sir Francis semblait accablé. La salle des séances présentait un spectacle qu'on n'oubliera pas de longtemps. Tout autour, les galeries étaient pleines de monde ; on remarquait les femmes des ministres, assises en face de nous, mais aucune dame du corps diplomatique. Au-dessous de nous, les sénateurs et les députés, vêtus de noir, les uns assis, attendant, les autres, en groupes surexcités, commentant l'ultimatum de la veille et l'invasion du pays. Le

duc d'Ursel était là, en uniforme des guides. Les ministres, après leur nuit sans sommeil, se trouvaient à leur banc : le baron de Broqueville, MM. Davignon, Carton de Wiart ; Hymans, nouveau ministre d'État libéral, Vandervelde, nouveau ministre d'État socialiste, recevaient des félicitations. La salle en hémicycle entourée de colonnes, ressemble à la salle de la Cour suprême ou vieux Sénat de Washington, en plus grand. On n'avait pas eu le temps d'ériger le trône de velours rouge ; mais on avait disposé pour le Roi un fauteuil rouge et or sous le dais du président ; plus haut, sous la blanche statue de Léopold I^{er}, l'écusson belge et un trophée de drapeaux belges et congolais. La tribune diplomatique était également ornée de drapeaux belges. Dans le bas, devant le pupitre du président, une grande table verte où s'assirent le doyen et les greffiers. Des fauteuils dorés attendaient la Reine et la famille royale.

Les collègues se retrouvent dans des conditions bien changées : il y a quinze jours nous nous réunissions à Sainte-Gudule, au *Te Deum* (*) pour célébrer la fondation de cette dynastie belge aujourd'hui menacée ! M. von Below naturellement n'est pas là, ni le comte Clary, ministre d'Autriche. Nous attendons quelques minutes ; enfin, par la fenêtre ouverte on entend une musique militaire et tout à coup une voix s'écrie :

- *La Reine !*

Aussitôt les députés se lèvent et sur la masse noire des redingotes s'agitent les blancs mouchoirs:

- *Vive la Reine ! Vive la Reine !*

Et voici Sa Majesté, charmante sous un grand chapeau de plumes blanches, qui entre vers la gauche, au-dessous de nous, aimable et gracieuse, et répond à ce salut loyal par de profondes révérences aux deux côtés de la salle. Elle est escortée d'un groupe de députés et d'une suite modeste – la comtesse de Hemricourt de Grunne, grande-maîtresse de la Cour, en robe violette ; voici les deux petits princes, Léopold, duc de Brabant, héritier présomptif, et Charles, comte de Flandre, en costumes de satin noir cette fois, au lieu des costumes gris qu'ils portent d'ordinaire ; et voici la mutine petite princesse Marie-José.

La Reine se place dans un fauteuil doré à gauche de la tribune, les princes à ses côtés ; le petit comte de Flandre s'agite sur son siège en vrai gamin. Les députés reprennent leurs places, et la Chambre, un instant, reste silencieuse.

Puis, tandis que nous attendons, tout à coup, du dehors vient un tonnerre d'applaudissements, un tumulte, une roulante rumeur et l'huissier crie :

- *Le Roi !*

La Reine, les ministres, les députés, tout le monde se lève ; dans la galerie diplomatique, on ne s'assied pas un instant. Le Roi entre par la droite, juste au-dessous de nous, du côté opposé à celui où entra la Reine. Les députés agitent leurs mains nues, sans mouchoirs cette fois, et crient d'une voix forte, unie, profonde, rude et virile, en un puissant crescendo :

- *Vive le Roi ! Vive le Roi ! Vive le Roi !*

On eût dit qu'ils ne pouvaient le crier assez fort. Tous debout, plusieurs en larmes, catholiques, libéraux, socialistes, c'était la Belgique acclamant son Roi.

Et le voici, dans l'uniforme de fatigue du lieutenant général, botté, éperonné, son sabre lui battant le flanc. Il s'avance résolu, rapide, monte aux rostres, enlève son képi, le jette sur la table, fait sonner ses talons, salue militairement, arrache le gant blanc qui couvrait sa main droite, enfonce le gant dans son képi et sans attendre, d'une voix ferme, en beau français, commence à lire son discours, en se servant des notes qu'il tient de sa main gauche gantée.

La Reine, les petits princes, les députés, reprennent leur place ; les applaudissements qui saluèrent Sa Majesté s'éteignent dans une adjuration au silence : « *Chut ! Chut !* »

Le marteau du doyen tombe sur la table verte. Le silence de la Chambre est plein d'une

poignante tension nerveuse. Les ministres, au premier banc, devant leurs portefeuilles, savent ce qui va suivre, sans doute ; mais les autres se poussent en avant : le vieux comte Woeste, par exemple, une main derrière l'oreille, pour entendre les paroles du Destin. Le Roi, quelque peu myope, ajuste son pince-nez, tient ses feuillets assez près des yeux et commence à lire :

- *Quand je vois cette assemblée frémissante, dans laquelle il n'y a plus qu'un seul parti ...*

L'émotion déborde, des cris s'échappent ; de nouveau l'on entend « *chut ! chut !* » puis le silence.

Le Roi continue :

- *... celui de la Patrie, où tous les coeurs battent en ce moment à l'unisson, mes souvenirs se reportent au Congrès de 1830, et je vous demande, Messieurs : êtes-vous décidés inébranlablement à maintenir intact le patrimoine sacré de nos ancêtres ?*

Les députés bondissent sur leurs pieds, lèvent la main comme pour prêter serment et crient :

- *Oui ! Oui ! Oui !*

Le Roi continue ; sa main libre a des gestes larges ; au-dessous de lui, le petit duc de Brabant regarde avec ardeur le visage de son père ; il n'en détache pas les yeux. Quelles sont les pensées de cette âme d'enfant ? Cette scène lui reviendra-t-elle en mémoire dans l'avenir ? Et

quand ? Comment ? Dans quelles circonstances ?

Le silence est intense, trop intense pour qu'on le supporte ; çà et là des exclamations se font jour, aussitôt étouffées par des « *chut !* » impérieux. Le Roi n'y prend garde, continue de lire et termine par cette phrase inoubliable :

- *J'ai foi dans nos destinées. Un pays qui se défend s'impose au respect de tous ; ce pays ne périra pas. Dieu sera avec nous dans cette cause juste ! Vive la Belgique indépendante !*

Des applaudissements fous, passionnés, éclatent sans retenue ; des mouchoirs s'agitent ou pressent des yeux en larmes. Le Roi saisit son képi, la Reine et les petits princes se lèvent ; le Roi s'éloigne, avec un cliquetis de sabre : en route, pour de graves affaires !

Et je me retrouve appuyé au balcon, la gorge serrée, les yeux humides.

Puis le silence renaît dans la salle, intense, vibrant d'émotion, de patriotisme, de l'impression qu'on assiste à une scène historique. Les députés restent debout, la Reine fait de profondes révérences aux deux côtés de la salle, puis, avec les enfants royaux et la suite, se retire.

Il y a, alors, comme une longue aspiration suivie d'un long soupir. Contrairement à l'usage quand le Roi lit un discours du trône, le Sénat et

la Chambre ne se séparent point mais forment une séance, Chambres réunies. Le baron de Broqueville, ministre de la Guerre et premier ministre, ouvre son portefeuille, en tire les notes d'un discours et se lève :

- *A la tribune ! A la tribune !* – crient sénateurs et députés.

Il descend de sa place, monte à la tribune et, debout, regarde autour de lui, s'incline. Un bel homme que M. de Broqueville, une figure qui vous frappe, en cette tribune, à ce moment ; grand, svelte, élégant dans sa redingote noire, les cheveux légèrement ondulés, la moustache retroussée, le ruban de l'Ordre de Léopold à la boutonnière, il parle d'une façon dramatique, lit l'ultimatum allemand, la réponse belge ; demande presque péremptoirement un vote de crédits, et, finalement, du sceau de sa bague heurtant le bois de la tribune, il conclut par ces mots :

- *La parole est aux armes !*

On lève la séance, bien que les sénateurs et les députés aient encore à se réunir pour ratifier les actes du Gouvernement et voter les crédits. Mais le tableau dramatique est fini ; nous nous retournons les uns vers les autres pour causer et sortons de la galerie. A ce moment, le prince Koudacheff s'avance vers moi, me prend à part et me demande de reprendre sa Légation, dans le cas où il

devrait partir. Je lui réponds que j'en serai très honoré.

A la sortie, le bruit se répand que le nonce du Pape nous prie de rester un moment et de le rejoindre dans l'antichambre. Le nonce, Monseigneur Tacci, seul ambassadeur auprès de la Cour de Belgique, était notre doyen, bien que le comte Clary, ayant résidé à Bruxelles plus longtemps qu'aucun de nous, agît d'ordinaire en cette qualité. Nous nous réunîmes donc dans une antichambre, autour du nonce, très distingué dans sa robe violette, avec ses traits aristocratiques, nets et précis comme ceux d'un camée, ses mains délicates et expressives, sa douce voix italienne qui prête un accent particulier à son français. Il parla de l'éventualité pour la Cour et le Gouvernement d'aller à Anvers et dit que, dans ce cas, nous devrions les suivre.

Puis le soleil reparut, les autos roulèrent dans la cour pavée, devant le Palais du Parlement ; les collègues se saluèrent de leurs chapeaux de soie et se laissèrent emporter dans les rues encombrées, agitées, brillantes.

En rentrant à la Légation je trouvai un mot de M. von Below disant qu'il partait cet après-midi et me demanderait d'accepter la représentation des intérêts allemands.

A 2 heures donc, M. von Strum, secrétaire de la Légation, arriva, très excité, et m'apporta formellement la requête de M. von Below,

- *Mais j'ai accepté d'agir pour les intérêts français – lui dis-je.*

M. von Strum un instant me regarda comme s'il ne pouvait me croire. Je le priai de rapporter le fait à M. von Below, supposant que M. von Below ne désirerait pas que je représentasse aussi l'Allemagne. M. von Strum était nerveux et démonté.

- *Oh ! ces pauvres, stupides Belges ! – dit-il – Pourquoi ne se mettent-ils pas hors du chemin ? Je sais ce qui arrivera. Je connais l'armée allemande. Ce sera comme si l'on posait un bébé sur le rail, devant une locomotive !*

Il se pencha, les mains en avant vers le plancher, pour illustrer la cruelle image.

- *Je connais l'armée allemande – répétait-il –, elle passera sur la Belgique comme un rouleau à vapeur, comme un rouleau compresseur !*

Il aimait sa phrase qu'il avait prise en Amérique peut-être, sa femme étant américaine. Il partit et, à la fin de l'après-midi, revint en disant que M. von Below me demandait comme une faveur spéciale de reprendre sa Légation. Je consentis ; j'écrivis que j'irais à la Légation allemande à 5 heures et demandai à Maître de Levai de préparer un procès-verbal minutieux.

La Légation allemande est en face de l'américaine, rue Belliard, et, à l'heure dite, nous nous y rendîmes, Gibson, de Leval et moi. Nous trouvâmes M. von Below seul dans sa chancellerie, installé dans une chaise basse, une tasse de thé sur un tabouret devant lui ; il fumait une cigarette ; sa courte mission à Bruxelles était finie. La dernière fois que je l'avais vu à ce dîner de cérémonie (**), il se promettait un été paisible et paresseux. En me voyant, il leva les bras, haussa les épaules, fit une petite moue, comme si lui aussi se souvenait et comme si les mots étaient inutiles ou insuffisants. M. von Below avait déjà fait préparer un procès-verbal mais je préférais le mien ; nous signâmes et cachetâmes celui-ci. Alors, dans cette chambre aux sombres boiseries de chêne, deux fonctionnaires à cheveux blancs, le vieux Grabowski, conseiller aulique, et un autre, corrects et bureaucratiques, portant une haute bougie et un long bâton rouge de cire à cacheter, déambulèrent gravement, scellant les bahuts de chêne où se trouvaient les archives. Nous attendions debout., en silence, la fin de l'opération. Puis vinrent les adieux, d'une politesse forcée. M. von Below partait à 7 heures pour Berlin, par la Hollande.

Une demi-heure plus tard, Maître de Leval et moi nous faisons conduire aux Affaires étrangères, rue de la Loi ; nous rencontrâmes une série

d'automobiles , une demi-douzaine, filant à toute allure vers le Cinquantenaire. Elles étaient pleines d'officiers coiffés de ces bonnets de police que les soldats belges portent en souvenir de la Révolution de 1830, ce qui donnait un air de gala à la scène.

- *Le Roi !* – dit de Leval.

C'était bien lui, avec son état-major, en route pour le front.

Brand WHITLOCK

Ce livre, *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*, a été traduit de l'anglais par le Professeur **Paul de Reul**, de l'Université de Bruxelles, ce qui n'est pas mentionné en « *page de titre* » mais bien sur une page antérieure à la page 1. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%201914-1917%20TABLE%20MATIERES.zip>

On y dit : « *Un grand nombre de documents, ainsi que certaines explications indispensables aux lecteurs anglais et américains, ont été supprimés, n'étant pas nécessaires pour les lecteurs français ou belges.* »
Nous les reproduisons d'après l'original anglais publié sur notre site :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Notes.

Traduction française : « *Le roi au parlement* » in WHITLOCK, Brand ; chapitre XI (1914) in *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles* ; (Paris ; Berger-Levrault ; 1922) pages 30-37. D'après **Brand Whitlock** (1869-1934), *Belgium under the German Occupation : A Personal Narrative* ; London ; William HEINEMANN ; 1919, 2

volumes. Voir chapitre 11 (« *The King goes to Parliament*»), volume 1, pages 37-43, notamment à :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%201%20CHAPTER%2011.pdf>

Pour les personnes comprenant la langue anglaise, il serait intéressant de comparer avec ce qu'en dit, aux mêmes dates : **Hugh GIBSON** (Secrétaire de la Légation américaine à Bruxelles, 1914) dans *A journal from our Legation in Belgium* ; New York ; Doubleday, Page & Company Garden City; 1917. Notamment à :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smode=ieaFictions&part=belgique100>

<http://net.lib.byu.edu/~rdh7/wwi/memoir/Legation/GibsonTC.htm>

Ce serait également intéressant de comparer avec ce que le journaliste argentin **Roberto J. Payró** a dit des mêmes dates dans son *Diario de un testigo (La guerra vista desde Bruselas)* :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smode=ieaFictions&part=belgique100>

Version originelle **espagnole**: www.idesetautres.be

<http://www.idesetautres.be/upload/19140803%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20DESDE%20BELGICA.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140803%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20DESDE%20BELGICA%20FR.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140803%20PAYRO%20DAGBOEK%20VAN%20EEN%20GETUIGE.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140804%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20DESDE%20BELGICA.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140804%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20DESDE%20BELGICA%20FR.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140804%20PAYRO%20DAGBOEK%20VAN%20EEN%20GETUIGE.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140804-19140911%20PAYRO%20EPISODIOS%20OCUPACION%20ALEMANA.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140804-19140911%20PAYRO%20EPISODIOS%20OCUPACION%20ALEMANA%20FR.pdf>

Il faut particulièrement lire de **Roberto J. Payró** :

« *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un testigo ; **neutralidad de Bélgica** (20-25) » ; in *La Nación* ; 07-12/12/1914 :*

<http://idesetautres.be/upload/191412%20PAYRO%20NEUTRALIDAD%20BELGICA.pdf>

Version française :

<http://idesetautres.be/upload/191412%20PAYRO%20NEUTRALIDAD%20BELGICA%20FR.pdf>

Ce serait enfin intéressant de comparer avec ce que **Paul MAX** (cousin du *bourgmestre Adolphe MAX*) a dit des mêmes dates dans son *Journal de guerre* (*Notes d'un Bruxellois pendant l'Occupation 1914-1918*) :

[http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal de %20guerre de Paul Max bdef.pdf](http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal_de%20guerre_de_Paul_Max_bdef.pdf)

Pour les personnes comprenant la langue néerlandaise (outre la traduction d'après PAYRO, voir supra), il serait intéressant de comparer avec ce qu'en dit, aux mêmes dates : Virginie LOVELING (1836-1923) dans son « *In oorlogsnoed* ». Voir, e. a. :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

La version intégrale est disponible et peut être téléchargée gratuitement à l'adresse :

<http://edities.kantl.be/loveling/>

Veillez trouver ci-dessous la reproduction de photos extraites de **Hugh GIBSON**, *A journal from our Legation in Belgium*

<http://net.lib.byu.edu/~rdh7/wwi/memoir/Legation/GibsonTC.htm>

Chapitres antérieurs auxquels se réfère Brand Whitlock :

(*) « *Le Te Deum* » in WHITLOCK, Brand ; chapitre V (1914) in *La Belgique sous*

l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles ; (Paris ; Berger-Levrault ; 1922) pages 13-17.

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%201914%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%20CHAPITRE%2005.pdf>

(**) « *La coupe d'argent* » in WHITLOCK, Brand ; chapitre I (1914) in ***La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*** ; (Paris ; Berger-Levrault ; 1922) pages 1-4.

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%201914%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%20CHAPITRE%2001.pdf>

Veillez trouver ci-dessous la reproduction d'une photo extraite de **Hugh GIBSON, *A journal from our Legation in Belgium***

<http://net.lib.byu.edu/~rdh7/wwi/memoir/Legation/GibsonTC.htm>



Her Majesty, Elizabeth, Queen of the Belgians